

Petite BIBLIOTHÈQUE...



... de l'amoureux

présenté par
GILLES A. TIBERGHEN

Champs classiques

Petite BIBLIOTHÈQUE...



Passionnés ou dilettantes, d'autres le furent avant vous et le dirent, de leurs mots sages ou fous. Nos petites bibliothèques recueillent ces paroles d'amateurs à l'adresse des amateurs, échos d'un même imaginaire. Des textes à lire et relire, à partager ou à garder pour soi, à portée de main.

...de l'amoureux

Qui aime-t-on quand on aime ? La passion peut-elle durer ? D'où vient la jalousie ? L'amour donne une énergie qui peut porter à des extrémités que l'on ne soupçonnait pas, mais peut aussi anéantir. Loin de se réduire à une affaire « sentimentale », il donne à penser et produit des œuvres.

Dans les textes ici rassemblés, poètes, philosophes, romanciers ont été mis à contribution pour rendre compte d'une expérience commune à tous mais qui nous laisse souvent muets quant au sens que nous pourrions lui donner. Ainsi l'auteur comme le lecteur, héritiers d'un temps où l'on ne voulait plus croire à l'amour, mais contemporains d'une époque où, à l'inverse, son évocation passe parfois pour une forme d'incantation un peu vide, peuvent-ils recomposer, à partir de ces fragments réarrangés, un nouveau discours amoureux.

Gilles A. Tiberghien est philosophe, maître de conférences à l'université Paris I – Panthéon-Sorbonne, où il enseigne l'esthétique. Le présent recueil accompagne son essai *Aimer : une histoire sans fin*, qui paraît simultanément.

En couverture: illustration
de Serge Bloch © Flammarion.

Flammarion

PETITE
BIBLIOTHÈQUE
DE L'AMOUREUX

DU MÊME AUTEUR

- Land Art*, Éditions Carré, 1993 ; nouvelle édition revue et augmentée, 2012.
- Land Art Travelling*, ERBA, coll. Collection 222, 1996.
- Patrick Tosani*, Éditions Hazan, 1997.
- Le Principe de l'axolotl & suppléments*, Actes Sud, 1998 ; nouvelle édition revue et augmentée, 2011.
- Nature, art, paysage*, Actes Sud/ENSP, 2001.
- Amitier*, Desclée de Brouwer, coll. DDB Philosophie, 2002 ; rééd. Éditions du Félin, coll. Le Félin poche, 2008.
- Notes sur la nature, la cabane et quelques autres choses*, Éditions du Félin, 2005.
- La Nature dans l'art sous le regard de la photographie*, Delpire/Actes Sud, coll. Photo poche, 2005 ; nouvelle édition, 2010.
- Emmanuel Hocquard*, Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui, 2006.
- Finis terræ : imaginaires et imaginations cartographiques*, Bayard, coll. Le rayon des curiosités, 2007.
- Paysages et jardins divers*, Éditions MIX, coll. Blancs, 2008.
- Courts-circuits*, Éditions du Félin, coll. Les marches du temps, 2008.
- Dans la vallée : biodiversité, art et paysage*, en collaboration avec Gilles Clément, Bayard, 2009.
- Les Objets photographiques de Patrick Tosani*, avec un entretien entre Patrick Tosani et Michel Poivert, Flammarion, 2011.
- Pour une république des rêves*, Les Presses du réel, coll. Œuvres en société, 2011.
- Aimer : une histoire sans fin*, Flammarion, coll. Sens propre, 2013.

PETITE
BIBLIOTHÈQUE
DE L'AMOUREUX

*Textes choisis et présentés
par Gilles A. Tiberghien*

Champs classiques

Ouvrage publié sous la direction
de Benoît Chantre.

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0812-6086-3

Introduction

L'amour est toujours une aventure profondément bouleversante ; ce qui en fait une menace éventuelle pour l'individu et un scandale pour tout ordre établi. L'amour est une force révolutionnaire qu'aucune organisation ne peut contrôler, quelle que soit son obéissance. Il nous donne une énergie incomparable qui peut nous porter à des extrémités que nous ne soupçonnions pas. Il nous confronte parfois violemment à la vie et à la mort, nous permet d'affronter les situations les plus dégradantes ou les plus ridicules, mais il peut aussi nous anéantir au point de nous retirer cette envie de vivre qu'il nous avait pourtant communiquée au plus haut point.

Roland Barthes, dans son livre *Fragments d'un discours amoureux*, notait que ce discours-là était d'une « extrême solitude », et qu'il était « entraîné par sa propre force dans la dérive de l'inactuel ». Façon de dire qu'il n'était pas – ou plus – de mode de s'y intéresser et que son affirmation même déjouait toute théorisation – et plus encore peut-être, toute « philosophie de l'amour¹ ». Ce que, bien avant Barthes, Günther Anders, au sortir de la

1. « [...] il ne faut pas, dit un mathématicien, “sous-estimer la puissance du hasard à engendrer des monstres” ; le monstre, en l'occurrence, eût été, sortant d'un certain ordre des figures, une “philosophie de l'amour”, là où il ne faut attendre que son affirmation ». Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, 1977.

guerre, pouvait constater à sa manière lorsqu'il écrivait : « Nous nous gaussons de nos ancêtres qui, il y a cinquante, soixante-cinq, cent ans, attribuaient à l'amour une place prépondérante et l'élevaient au rang de philosophie ou de religion ; mais c'est sans doute un peu trop facile. Car nous n'avons pas de philosophie de l'amour... pas même une doctrine minimale, j'entends : dans nos philosophies explicites ou implicites, nous avons tout simplement *laissé tomber l'amour*.¹ »

Aujourd'hui, on a un peu l'impression que la tendance s'est inversée : beaucoup de livres écrits par des philosophes paraissent sur le sujet, et on peut se demander si l'intérêt renouvelé pour la morale, après la remise en question des grands systèmes politiques, ne trouve pas là une sorte de rééquilibrage dans la mesure où l'amour serait une façon « interne » de comprendre et d'aborder la vie sociale. Il constituerait ainsi un filtre plus ou moins opaque à travers lequel régler nos conduites, en lieu et place d'une loi trop abstraite qui ne le permettrait plus guère et que la violence à laquelle nos sociétés nous exposent nous intime de fabriquer pour préserver une articulation vivable entre la sphère publique et le monde privé de nos affects.

Quoi qu'il en soit, la philosophie n'a jamais cessé de prendre en charge la question de l'amour, à commencer par Platon, qui, dans le *Phèdre*, le situe au centre même du processus de la réflexion philosophique. Grâce à l'amour, et à travers la contemplation de la beauté de celle ou de celui qui nous attire et que nous aimons, nous accédons à un savoir essentiel. Ce que mettait en évidence Platon, par-delà sa propre théorie philosophique,

1. Günther Anders, *Aimer hier : notes pour une histoire du sentiment* (New York, 1947-1949), traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Fage, 2012.

c'est que l'amour n'est pas seulement d'ordre privé, et que, dans la mesure où il nous concerne tous, il est une question universelle. Mais surtout, que loin de se réduire à une affaire « sentimentale », il est un ferment intellectuel, il donne à penser, produit des réflexions et des œuvres, ou, comme il le dit encore dans *Le Banquet*, il « enfante de beaux discours ».

Mais de quels genre sont-ils, ces « beaux discours », dont on nous apprend très tôt à nous méfier, en raison, précisément, de leur pernicious pouvoir de séduction ? La séduction, en effet, c'est ce qui nous attire et ce qui nous repousse à la fois, ce qui nous laisse soupçonner le calcul, l'absence de spontanéité, le « détournement », et ce qui pourtant permet d'éveiller en nous, en l'autre, l'intérêt, voire le désir. Au nom de la vérité supposée des sentiments, on voudrait se garder de séduire ou d'être séduit, en supposant toujours l'être véritable derrière les apparences trompeuses alors que c'est peut-être bien en elles et à travers elles seulement que se manifeste la prétendue vérité du sentiment¹.

C'est bien, en effet, au nom d'une certaine idée de l'amour que la littérature, la poésie, l'art ont pu nous faire vivre le rapport amoureux d'une façon rien moins que spontanée ou « naturelle ». Les rôles joués par les hommes et les femmes dans cette histoire de l'amour et de ses représentations sont complexes et dépendent de l'état des civilisations où ils vivent et ont vécu, même si certains modèles auxquels nous nous conformons toujours perdurent malgré les changements d'époque. Mais

1. Voir Søren Kierkegaard, *Le Journal du séducteur*, qui développe une stratégie très élaborée de la séduction. On se rappelle aussi le fameux mot de Nietzsche : « Nous ne croyons plus que la vérité soit encore la vérité dès qu'on lui retire son voile », *Le Gai Savoir*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, 10/18, 1973.

quels que soient ces modèles, toutes ces civilisations ont célébré l'amour sous les formes les plus variées donnant au *simple* désir – sur la simplicité duquel on n'a pas manqué de s'interroger – sa véritable dimension érotique, sous sa forme la plus *cultivée* pour mieux le satisfaire par ce détour même et affirmer ainsi le caractère essentiellement séducteur de l'amour.

Composer une anthologie sur l'amour qui en appelle à notre goût et à nos choix personnels est une entreprise délicate, car il ne s'agit pas de rassembler les textes les plus significatifs sur la question, d'un point de vue littéraire ou philosophique, par exemple¹, ce dernier exercice présentant, lui aussi, d'autres difficultés que je ne méconnaissais pas. Le résultat, en tout cas, traduit nécessairement une certaine expérience esthétique et intellectuelle qui préside au choix de certains textes et en exclut fatalement d'autres, si bien que la question concerne presque plus, au moins pour le responsable du choix, ce qui a été écarté que ce qui a été conservé.

Ce qui reste, c'est un peu comme si nous l'offrions au lecteur en cherchant ainsi à lui dire quelque chose dont nous ne sommes pas forcément vraiment conscients. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le destinataire est anonyme – et même si secrètement il ne l'est pas, cela n'y change rien. Le livre imprimé ne lui appartient déjà plus. Il demeure une invitation au partage qui engage si peu que ce soit celui qui nous y invite, l'expose aussi du même coup, si bien que l'on comprendra qu'il se dissimule dans cette exposition même en multipliant les fausses pistes et en jouant de ses inclinations les plus contradictoires. À chacun d'y trouver une cohérence.

1. C'est le cas du recueil d'Éric Blondel, *L'Amour*, Flammarion, G.F. « Corpus », 1998.

Les textes qui sont ici rassemblés traitent tel ou tel aspect de l'amour, sous des angles assez différents, suivant les auteurs et les types de discours en jeu. Poètes, philosophes, romanciers ont été mis à contribution de la même façon pour rendre compte d'une expérience commune à tous mais qui nous laisse souvent muets quant au sens que nous pourrions lui donner. Car les amoureux, par ailleurs souvent si loquaces, échangent des paroles qui produisent plus de *confusion* que de signification, dans la mesure où leur manque la distance requise pour cela. Dire l'amour, le penser, ce n'est possible que dans un certain isolement, ou dans ce retrait particulier, ménagé par les corps des amants : là il peuvent dire et faire en même temps l'amour, comme on avance, d'un seul mouvement, découverts et masqués, sur un territoire qu'ils *inventent* à mesure qu'ils le décrivent.

Les mots et l'amour s'efforcent de s'associer dans une distance jamais tout à fait abolie entre eux. Ce qui les rend d'autant plus désirables, c'est que les énoncés du discours, comme les gestes du corps, demeurent respectivement dans leur régime propre, tout en cherchant chez l'autre une sorte d'équivalent du leur. On comprendra alors que, parmi tous les textes dont je pouvais disposer, j'aie choisi ceux qui portaient à la langue une attention particulière en raison du plaisir intellectuel et esthétique que l'on peut retirer de leur lecture. J'ai laissé de côté les théories qui prétendent nous dire la vérité sur la question car, plus importantes que les réponses qu'ils pourraient nous apporter, ce sont les questions qu'ils posent qui m'ont intéressé.

La philosophie, dans ce domaine, n'a pas nécessairement l'avantage ; toutes sortes d'autres façons de théoriser sont possibles, et la manière qu'ont les artistes, les écrivains, les poètes de penser n'est pas la moins péné-

trante en ce domaine. Mais, comme le dit Proust, « l'impression est pour l'écrivain ce que l'expérimentation est pour le savant, avec cette différence que chez le savant le travail de l'intelligence précède et chez l'écrivain vient après ¹ ». Or, dans les choses de l'amour, il est difficile de se faire une idée *a priori* ou, inversement, de se fonder sur une somme d'observations *a posteriori* pour en tirer de prétendues lois du psychisme. Même les philosophes les plus systématiques ne nous intéressent vraiment quand ils parlent de l'amour que lorsqu'ils semblent éprouver en les écrivant les conclusions qu'ils nous livrent, ce dont seul le style de leur écriture peut nous donner le sentiment.

Mais le style ne dit pas ici autre chose que la manière dont une pensée est portée par la phrase dans le moment même où elle déroule ses conclusions, comme une vague qui vient progressivement mourir au terme d'un raisonnement que l'on se fera fort de recomposer rétrospectivement dans la rigoureuse articulation de ses parties. Écrire sur l'amour suppose de faire résonner en nous des affects dont on s'efforce de trouver la formulation pour en développer les possibles et non pour en exprimer l'expérience vécue. Lorsque c'est le cas, l'intérêt reste limité à un cercle de proches, ou alors la transformation est telle que cette expérience, devenue méconnaissable pour celui qui l'a vécue, peut désormais intéresser tout un chacun.

C'est ce qu'exprime encore si bien Proust dans *Le Temps retrouvé* lorsqu'il écrit : « Certes, ce que j'avais éprouvé dans ces heures d'amour, tous les hommes l'éprouvent aussi. On éprouve mais ce qu'on a éprouvé est pareil à certains clichés qui ne montrent que du noir tant qu'on ne les a pas mis près d'une lampe, et qu'eux aussi il faut regarder à l'envers : on ne sait pas ce que c'est

1. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, 1927.

tant qu'on ne l'a pas approché de l'intelligence. Alors seulement quand elle l'a éclairé, quand elle l'a intellectualisé, on distingue, et avec quelle peine, la figure de ce qu'on a senti¹. »

Cette intelligence n'a nul besoin d'être conceptuelle. Elle manque d'ailleurs souvent aux philosophes dont *l'esprit de géométrie*, pour parler comme Pascal, peut être hypertrophié et exige d'ordonner logiquement des réalités qui obéissent en fait à des mouvements contradictoires que ne gouverne ni le principe d'identité ni celui du tiers exclu. C'est *l'esprit de finesse*, doué d'« une souplesse de pensée qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime² », qui leur fait défaut. Ainsi l'amour et la raison, une raison sensible au cœur, ne sont nullement incompatibles, « car l'amour et la raison n'est qu'une même chose. C'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison, et l'on ne doit et on ne peut pas souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines très-désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable³ ».

Une anthologie est une collection de textes, prélevés le plus souvent sur l'ensemble auquel ils appartiennent mais auquel on prend soin aussi de renvoyer pour restituer le contexte de leur publication. *A priori*, j'aime mieux découvrir ces « morceaux choisis » au fur et à mesure de mes lectures, les annoter en marge et me déplacer avec leur forme mentale dans mon esprit, qui

1. *Ibid.*

2. « Des yeux, poursuit Pascal, il va jusques au cœur, et par le mouvement du dehors il connaît ce qui se passe au dedans. Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir ! » Blaise Pascal, *Discours sur les passions de l'amour*, 1652-53.

3. *Ibid.*

varie au gré de mes lectures et suivant les fluctuations de ma mémoire. Pourtant, ainsi assemblés, ils composent désormais un nouveau texte qui n'est pas sans évoquer une exposition offerte au regard et à l'appréciation esthétique et intellectuelle des autres. Le rapport de ces textes entre eux, leur ordre d'apparition dans le livre, les effets de sens inédits que leur voisinage peut éventuellement produire, tout cela, finalement, donne à cette entreprise une dynamique intellectuelle qui en fait une sorte de « machine à lire », comme l'est au fond toute bibliothèque, petite ou grande.

On insiste aujourd'hui beaucoup sur la notion de montage, empruntée au cinéma mais aussi à l'histoire de l'art à travers l'œuvre d'Aby Warburg. Un terme qui conviendrait également assez bien pour décrire, au moins en partie, ce qu'est une anthologie. Car l'ensemble de ces textes, mis bout à bout, produit un discours que permet de démonter et de remonter un parcours discontinu, rendu possible par ces diverses entrées. Le lecteur peut ainsi les varier et les combiner pour lui-même suivant les affinités qu'il perçoit entre elles, se faisant ainsi l'auteur improvisé d'un florilège qui lui appartient désormais. De son côté, le responsable de ce choix nous livre probablement une réflexion plus personnelle qu'il ne le soupçonne lui-même, si son intention, comme celle de Benjamin avec son recueil sobrement intitulé *Allemands : une série de lettres*, n'est pas, comme le disait Adorno, « d'écrire sa propre philosophie, mais d'en faire le montage, à partir de matériaux qui parleraient d'eux-mêmes¹ » sans qu'il les interprète. Ainsi l'auteur comme

1. Ce qu'Adorno présentait dans sa préface à *Allemands* comme un « idéal » pour Benjamin dans les dernières années de sa vie. Walter Benjamin, *Allemands : une série de lettres*, traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt, P.O.L./Hachette, 1979.

le lecteur, héritiers d'un temps où l'on ne voulait plus croire à l'amour, comme Barthes l'avait signalé, mais contemporains d'une époque où, à l'inverse, son évocation passe parfois pour une forme d'incantation un peu vide, peut-il recomposer pour lui-même, à partir de ces fragments réarrangés, un nouveau discours amoureux.

Gilles A. Tiberghien

I

IDÉES DE L'AMOUR

Chacun se fait une certaine idée de l'amour et met derrière ce mot des attentes, des espoirs, des rêves assez différents. Tout le monde a vécu, à quelque degré que ce soit, une expérience amoureuse. On sait qu'un enfant totalement privé d'amour meurt, si bien que même les plus mal aimés d'entre nous sont les survivants d'un amour ancien, peut-être perdu, mais néanmoins inscrit en lui.

Ces idées, si singulières nous semblent-elles, n'en sont pas moins communes pour une bonne part. Ce qui ne veut pas dire qu'elles soient pour autant banales mais qu'elles puisent aux mêmes sources, aux mêmes représentations dont nous héritons avec notre histoire personnelle et avec notre culture. Ce qui varie donc, c'est plutôt l'élaboration intellectuelle et imaginaire qui préside à leur formulation. Ainsi du mythe d'Aristophane exposé dans le Banquet de Platon et selon lequel les hommes et les femmes qui possédaient autrefois quatre bras et quatre jambes ont été séparés par les dieux qu'irritait leur arrogance ; depuis lors ils cherchent désespérément leur moitié. Un récit qui corrobore l'idée populaire de l'être aimé unique.

Cette idée « mystique », entretenue par la société à « des fins équivoques », André Breton ne la récuse pas complètement, mais il en voit une sorte d'accomplissement dialectique dans l'idée du dernier visage aimé qui synthétiserait, condenserait et dépasserait à la fois tous les êtres aimés. On

sait à quel point la pensée de Platon jouera un rôle profond dans le christianisme et la littérature courtoise dont nous héritons largement aujourd'hui. Ce qui est très perceptible dans le Commentaire sur le Banquet quand Marsile Ficin écrit : « Dans l'amour réciproque il n'y a qu'une mort, mais deux résurrections, car celui qui aime meurt en lui-même une fois puisqu'il s'oublie, mais il ressuscite dans l'aimé, dès que l'aimé s'empare de lui dans une ardente pensée et il ressuscite de nouveau, lorsque dans l'aimé il se reconnaît et ne doute plus qu'il soit aimé. »

Le discours amoureux se confond alors avec le discours religieux dans les textes les plus inspirés de la mystique arabe, juive ou chrétienne. Le texte de Raymond Lulle est troublant de ce point de vue. Certains vers sont très explicitement liés à l'histoire religieuse, d'autres le sont plus allusivement mais nous y reconduisent à travers l'usage de termes comme « espérance » ou « charité ». D'autres enfin, hors contexte, sont de purs et simples poèmes d'amour. Ainsi du vers 50 : « La proximité et l'éloignement sont choses égales pour l'Ami et l'Aimé. Car, comme le vin et l'eau, les amours de l'Ami et de l'Aimé se mêlent ; comme la chaleur et la lumière, elles s'enchaînent ; et comme l'essence et l'être, elles s'accordent et s'unissent. » Ce qui nous renvoie à la proximité entre érotique et mystique telle que Bataille a pu la penser par exemple (cf. section VII).

Cette idée d'unité, qui prévaut dans toute cette littérature, on la retrouve aussi dans le texte de Marsile Ficin qui produit une sorte de système narcissique à double entrée : « De ce fait, l'âme de l'amant devient un miroir dans lequel se reflète la figure de l'aimé, et c'est pourquoi l'aimé, en se reconnaissant dans l'amant, est lui-même porté à l'aimer. » En revanche, une Idée de l'amour comme celle qu'Agamben esquisse ici concerne chez l'autre non pas la dimension du proche, mais bien plutôt celle du lointain, et au lieu de vouloir réduire la distance entre lui et moi, elle cherche, au contraire, à la maintenir, « jour après jour », en pleine lumière.

Amour, plaisir, jouissance

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, première partie, lettre LV, Flammarion, G.F. n° 148, Paris, 1967, pp. 97-99.

Maurice MERLEAU-PONTY, *Signes*, chapitre XII, partie VII, « Sur l'érotisme », Gallimard, Paris, 1960, pp. 385-387.
© Gallimard, 1960.

Georges BATAILLE, *L'Érotisme*, « La sensualité, la tendresse et l'amour », Minuit, coll. Arguments, Paris, 1957, pp. 265-268. © Éditions de Minuit, 1957.

Georges BATAILLE, *Madame Edwarda*, 10-18, Paris, 1973, pp. 32-35. © Pauvert, département des éditions Fayard, 1956, 2000.

Mehdi BELHAJ KACEM, *L'Essence n de l'amour*, J'ai Lu n° 9119, Paris, 2010, pp. 22-24. © Éditions Tristram, Auch / Librairie Arthème Fayard, Paris, 2001.

Baisers et caresses

Marcel PROUST, *Albertine disparue (La Fugitive)*, in *À la recherche du temps perdu*, tome IV, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1989, pp. 497-498.

Søren KIERKEGAARD, *Le Journal du séducteur*, in *Ou bien... ou bien*, traduit du danois par F. et O. Prior & M.H. Guignot, Gallimard, TEL n° 85, 1988, pp. 323-324. © Gallimard, 1988, pour la traduction française.

William SHAKESPEARE, *Roméo et Juliette*, acte V, scène 3, traduit de l'anglais par Pierre-Jean Jouve et Georges Pitoëff, Flammarion, G.F. n° 669, 1992, pp. 251-255. © Flammarion, pour la traduction française.

Jean-Paul SARTRE, *L'Être et le néant*, Gallimard, Paris, 1943, pp. 458-460. © Gallimard, 1943.

Emmanuel LEVINAS, *Le Temps et l'autre*, « L'Éros », Fata Morgana, Paris, 1979, pp. 82-84. © Fata Morgana, 1979.

Perte

Guillaume APOLLINAIRE, *Poèmes à Lou*, poème XII, « Si je mourais là-bas... », 1^{re} édition sous le titre *Ombre de mon amour*, Pierre Cailler, Vézenaz près Genève, Suisse, 1947.

Roland BARTHES, *Fragments d'un discours amoureux*, « L'exil de l'Imaginaire », Seuil, Paris, 1977, pp. 123-126. © **Éditions du Seuil, 1977.**

Emmanuel HOCQUARD, *Élégies*, « Élégie 5 », P.O.L., Paris, 1990, pp. 71-78. © **P.O.L., 1990.**

Jacques ROUBAUD, *Quelque chose noir*, « Roman photo », « Roman I » et « Roman II », Gallimard, Paris, 1986, pp. 51-56. © **Gallimard, 1986.**